

ait trouvé aussi dans le Veneto quelques sites celtiques d'importance mineure.

La société paléovénète était une société de classes. Dans les zones préalpines et des collines, l'élevage et, dans la plaine, l'agriculture, étaient les principales occupations des populations, mais la métallurgie et le commerce étaient eux-aussi très florissants. L'organisation politique n'est pas bien connue, mais il y avait des milices organisées et des prêtres. L'incinération est d'abord exclusive, mais pendant les V^e et IV^e siècles il y a aussi de rares tombes d'inhumation et, à partir du VIII^e siècle, des cistes en pierre et des tombes très riches, à côté des tombes à mobilier funéraire modeste — preuves des différences sociales —, ainsi que des tombes communes.

Les ateliers atestins confectionnent des vases en bronze, à décor géométrique au repoussé, imitant les vases villanoviens; peu après. L'influence orientalisante est à l'origine de l'art des situles d'Este, si bien connues, tandis que, à la fin du VI^e siècle, l'importation des vases attiques devient très fréquente. Pendant le même V^e siècle, Este fait partie de la zone alpine méridionale, à rapports très étroits avec l'aire de Hallstatt et de la civilisation illyrienne de l'actuelle Slovénie.

La description des sites et des nécropoles de Padoue, Vicence et d'autres zones fait suite au chapitre dédié à Este. Une des tombes de la nécropole de Padoue contenait, parmi les autres pièces du mobilier funéraire, un petit chaudron en bronze du type *Braduf*, très fréquent dans le centre de l'Europe, dont l'origine se situe dans le nord-ouest de la Roumanie. Toujours dans une des nécropoles de Padoue — mais cette fois datant des V^e—I^{er} siècles av.n.è. — on a trouvé 13 stèles funéraires figurées, des stipes votifs et un sanctuaire.

LINDA ELLIS, *The Cucuteni-Tripolye Culture. A Study in Technology and the Origins of Complex Society*, BAR, International Series, 217, Oxford, 1984; X + 219 p., avec 27 cartes et 76 figs. dans le texte.

Cette étude, publiée à l'occasion du centenaire de la découverte de la station éponyme de Cucuteni, mérite certainement d'être signalée dans les pages de *Dacia*, même si nous sommes loin d'accepter tous les points de vue de l'auteur. Au lieu de passer en revue un à un les chapitres et les paragraphes du volume, nous avons jugé préférable de discuter quelques-unes de ses affirmations — ne correspondant pas toutes à la réalité des faits — et les conclusions.

Dès le début, on est surpris par l'opinion de L.E. selon laquelle la culture Précucuteni ne serait que la première « période » de la culture Cucuteni-Tripolye (p. 9). Du moment que cette dernière est caractérisée en premier lieu — fait bien connu — par sa céramique polychrome, tandis que les porteurs de la culture Précucuteni ont utilisé la peinture des vases seulement à partir de la dernière phase (III) et, même alors sporadiquement (le décor excisé et incisé constituant les vraies caractéristiques de sa céramique), il n'y a aucun motif de lui contester le droit d'être considérée une culture à part. D'autant plus qu'elle a eu une longue existence, que l'on a dû diviser en trois phases. D'autre part, selon la terminologie courante, les périodes sont les divisions des âges et des époques, et non pas des cultures, l'évolution desquelles est divisée en phases et en étapes. Est-ce-que, si L.E. avait étudié les cultures néo-énéolithiques de la Thessalie, elle aurait contesté la qualité de cultures distinctes aux cultures Protosesklo et Présesklo et aurait considéré la culture de Dimini une simple période finale de la culture de Sesklo?

Le fait que, jusqu'à présent, on a découvert seulement cinq (en réalité six) stations datant de la première phase Précucuteni ne saurait être une raison valable pour nier l'existence de cette phase et de la considérer une simple « variante synchrone », en lui contestant son unité culturelle et chronologique (p. 27). Le nombre réduit des sites identifiés jusqu'à présent peut être expliqué très bien par le fait que bon nombre de stations préhistoriques ont été détruites durant les millénaires par les travaux agricoles ou en d'autres

Le site de Adria a été, à partir du VI^e siècle, un vrai emporium commercial grec, dont l'influence sur tout le reste du territoire est évidente. Au début du IV^e siècle, après la défaite d'Athènes, commence l'influence politique et économique de Syracuse au nord de l'Adriatique.

Pendant « l'âge récent du fer », les Gaulois se sont établis dans la région de Vérone, jusqu'à la vallée de l'Adige, les découvertes archéologiques confirmant les sources littéraires antiques qui attribuent ce territoire aux Cenomanes. Après l'analyse assez détaillée de toutes les autres découvertes datant du second âge du fer, le dernier chapitre de ce deuxième volume met l'accent sur le fait que « la pénétration romaine s'est concrétisée par les mêmes lignes directrices », déjà mises en évidence pour l'époque préromaine. Les deux *viae* principales — la *Via Postumia* et la *Claudia Augusta* — construites entre la première moitié du II^e siècle et la première moitié du I^{er} siècle av. n. è. — traversent, la première la zone prémontane, la deuxième suivant la vallée du Piave pour arriver au Noricain.

Toute chose doit avoir une fin, et notre longue compte rendu ne peut en faire exception... Concluons donc, en soulignant encore une fois la contribution exceptionnelle de cette monographie à la connaissance de la préhistoire et de la protohistoire de la région du Veneto, monographie qui peut être considérée un vrai modèle, malheureusement difficile à imiter à cause du coût très élevé d'une pareille réalisation.

Vladimir Dumitrescu

circstances. La position géographique de ces stations — situées toutes dans une zone assez restreinte — indique que la culture Précucuteni s'est formée dans cette zone, d'où — à la suite de la croissance démographique — les populations qui l'ont créée ont été obligées de chercher vers l'est d'autres territoires.

L.E. affirme que c'est seulement la dernière phase de la culture Précucuteni (« Tripolye A, selon la terminologie ukrainienne ») qui serait attestée à l'est du Prut (p. 9 et suiv.), bien que l'on connaisse depuis longtemps les sites de Floresti et Rogojani entre le Prut et le Dniestr et celui de Bernashevka sur la rive du Dniestr, datant tous de la phase Précucuteni II. En même temps, il est regrettable que l'auteur ne connaisse, ou n'utilise pas les dernières opinions des collègues soviétiques à propos des sous-divisions de la phase Tripolye A (A1=Précucuteni II; A2-3=Précucuteni III).

Les doutes exprimés par L.E. à propos de la genèse de la culture Précucuteni ne sont pas justifiés (p. 26-27). Même si l'on n'a pas trouvé une couche appartenant à la civilisation à céramique rubanée superposée par une couche précucutenienne, ce fait ne pourrait infirmer la participation de la civilisation rubanée à la genèse de la culture Précucuteni. En effet, pendant la première phase de cette dernière, le décor incisé de la céramique conserve certains éléments du décor rubané : les longues lignes incisées coupées par de petits traits (« l'échelle du perroquet »), les apex, les motifs chevrons, les successions de points ou d'alvéoles rangées horizontalement ou verticalement sur les parois des vases, etc. En même temps, on ne peut pas oublier les haches en forme de bottier, l'utilisation de l'obsidienne et les microlithes (souvent géométriques), etc., toujours héritages de la culture rubanée.

Il faut tenir compte que, pendant les millénaires du néolithique — et non seulement pendant cette époque —, les synthèses de deux ou plusieurs éléments ethniques et culturels ont abouti souvent à la création d'un nouvel aspect ou d'une

nouvelle culture, certaines caractéristiques des cultures ayant participé à une synthèse étant conservées et d'autres transformées, le résultat étant justement la création de la nouvelle culture. L'emplacement des sites précucuteniens n'était pas « surtout fortuit », car le choix en était toujours judicieux (en tout cas près d'une source d'eau), même si la préférence pour les places situées tout près des cours d'eau ou sur des promontoires ait varié.

En ce qui concerne les maisons à plate-forme, L.E. affirme que ce type est connu seulement depuis la phase Précucuteni III (p. 26), mais on a identifié à Traian-Dealul Viei (Précucuteni I) un type plus simple de plate-forme et, au moins dans une des stations de la phase Précucuteni II (Bernashevka), on a découvert des maisons à plate-forme du type commun.

Nous ne comprenons pas pourquoi l'auteur conteste le rôle de « fortifications » aux tranchées des sites précucuteniens, rôle qui serait différent de celui des tranchées des stations cucuteniennes (p. 20), du moment qu'elles étaient creusées de la même manière, avaient la même forme et la même profondeur, en constituant non seulement la limite des stations, mais aussi un moyen de défense contre l'ennemi ou les bêtes sauvages.

La dénomination de « culture de Zănești » a été abandonnée depuis longtemps par les archéologues roumains (exactement depuis que H. Dumitrescu a précisé que la station de Traian-Dealul Viei appartient à la première phase de la culture Précucuteni) : L.E. n'avait donc aucun motif de revenir sur ce problème (p. 13). Il est curieux que, bien qu'elle doute de l'existence de la phase Précucuteni I, les caractéristiques de celle-ci soient décrites en détail.

En ce qui concerne la « séquence Cucuteni », L.E. a accepté le point de vue de la plupart des chercheurs soviétiques et de quelques-uns des collègues roumains, selon lesquels les cultures Gorodsk-Horodiștea et Usatovo-Foltești seraient la dernière phase de la culture Cucuteni-Tripolye (p. 31), bien que depuis longtemps on ait formulé des objections bien fondées à cet égard. Dans sa « synchronisation schématique » (fig. 9), elle met le signe d'égalité entre Cucuteni A et Tripolye B I, entre Cucuteni A-B et Tripolye B II et entre Cucuteni B et Tripolye C I/I₁, ce qui veut dire qu'elle accepte toutefois l'existence d'une phase Cucuteni A-B*.

Nous avons déjà mentionné que les collègues soviétiques ont divisé la phase Tripolye A en A1 et A2-3. D'autre part, pour ce qui est des stations que Tatiana Passek avait attribuées à la phase Tripolye B II, le pr. Vladimir Dumitrescu a démontré que celle-ci n'est pas l'équivalent de la phase Cucuteni A-B.

Selon L.E., « l'entier phénomène A-B a toutes les apparences d'une variante régionale et temporelle de la Moldavie Centrale et du Nord », c'est-à-dire (précisons-nous) pour la plus grande partie de la Moldavie occupée par les tribus de la culture de Cucuteni. Le nombre des stations de cette phase est de beaucoup plus grand que celui des stations fouillées et, parmi ces dernières, quelques-unes datent de deux étapes de cette phase, ce qui indique une longue existence. Il n'y a donc aucun motif valable pour nier à cette phase sa valeur chronologique, même si H. Schmidt a parlé surtout d'une transition de la phase A à la phase B. Cependant, il ne faut pas perdre de vue qu'il a découvert à Cucuteni même — à Dimbul Morii, tout près de la « Cetățuia » — une autre station, datée justement de la phase A-B. Et, vu que toute transition implique aussi un certain laps de temps (assez long d'ailleurs) et, du moment qu'il existe des stations de la phase A-B à deux pas des stations de la phase A (car l'exemple de Cucuteni n'est pas le seul), ayant une assez longue existence, pourquoi contester le caractère de phase à cette « transition » ? La recherche de l'originalité à tout prix n'est pas une bonne méthode.

En revenant à la phase A, il est difficile de comprendre pourquoi L.E. affirme que la céramique noire à décor cannelé

* Il est vrai que certains collègues roumains écrivent eux-aussi « phase AB » au lieu de A-B, mais on a montré depuis longtemps déjà que AB ne signifie rien, tandis que

est plus rare à l'est de Carpates (p. 64), car cette catégorie a été trouvée dans plusieurs sites très importants de la Moldavie (Izvoare, Frumușica, Tirpești, etc.)

En écrivant « qu'on ne trouvera jamais un niveau Cucuteni A1 » (pp. 30, 64 et note 3) L.E. est un peu trop pressée (dans ce domaine il ne faut jamais anticiper), vu qu'on a découvert dans quelques stations (Petricani et Tirpești, par exemple) des maisons que l'on peut attribuer justement à cette « hypothétique » étape A1 ; en même temps, dans une des fosses ménagères de Tirpești, on a trouvé uniquement de la céramique que l'on doit lui attribuer. Si l'auteur s'était donné la peine de lire toutes les contributions des archéologues roumains et si elle avait étudié *de visu* tous les matériaux de la culture de Cucuteni, elle aurait été plus prudente et n'aurait pas nié la valeur chronologique à certaines des phases et des étapes établies par la recherche roumaine.

Il est vrai que la céramique de deux des stations de la Moldavie (Drăgușeni et Fedeleșeni) a été encadrée par VI. Dumitrescu dans la même étape Cucuteni A4, bien qu'elle présente des différences assez marquées, mais ce fait ne doit pas surprendre, les chercheurs roumains et soviétiques ayant déjà montré qu'il existe des variantes régionales pendant les mêmes phases ou étapes. D'autre part, si cette étape ne sera pas identifiée ailleurs, il est évident que, dans les autres régions de la diffusion de la culture de Cucuteni, la céramique de l'étape A3 avait continué à être utilisée.

L'affirmation que les étapes A2, A3 et A4 se superposent au moins en partie est, elle-même, exacte mais en partie seulement. Tout d'abord parce que l'étape A2 est limitée à la région de la formation de la culture de Cucuteni et, par conséquent, elle a été synchronisée de la phase Précucuteni III-Tripolye A2-3 du reste du territoire occupé ultérieurement par la culture de Cucuteni. Et il ne faut pas oublier que, parmi les centaines des stations de cette dernière culture identifiées en Moldavie, le nombre de celles qui ont fait l'objet des fouilles systématiques est assez limité. Il n'est pas du tout exclu qu'à l'avenir on trouve d'autres stations de l'étape A4 et aussi de la phase A-B.

A propos des silhouettes anthropomorphes peintes sur certains vases, il n'est exact non plus qu'elles se rencontrent seulement à partir de la phase B (pp. 65-66, note 5), car on les trouve depuis la phase A-B : à Traian-Dealul Fintniilor on les a découvertes déjà en 1959.

On peut affirmer sans trop de réserves que, si l'on veut trouver des solutions à beaucoup des phénomènes de la culture de Cucuteni, on doit toujours tenir compte du fait que le foyer initial de cette culture se situe justement à l'ouest du Prut et que, de même, l'effervescence créatrice qui a donné naissance aux nouveaux styles de peinture — et par conséquent aux nouvelles phases et étapes — se situe elle aussi toujours dans la même région. Il serait impossible que les transformations et les innovations qui ont eu lieu le long de l'évolution de la culture de Cucuteni se soient produites simultanément sur tout le territoire occupé par cette culture.

Le fait même que des stations de la phase A-B n'ont pas été identifiées à l'est du Dniestr, tandis que les sites de la phase B se rencontrent depuis les Carpates jusqu'en Ukraine orientale, prouve que les innovations et les changements sont partis toujours de la même région occidentale de la culture de Cucuteni, étant accompagnés par la pénétration massive des tribus cucuteniennes dans la vaste région fertile de l'Ukraine, qui permettait les riches récoltes indispensables à une nombreuse population.

Malgré les nombreuses objections faites à certaines opinions de L.E., nous reconnaissons volontiers que les chapitres III et IV de son étude constituent une contribution positive à quelques-uns des problèmes de la culture Cucuteni-Tripolye. Le premier de ces chapitres (*The Manufacturing Process*, pp. 81-170) est un exposé détaillé et très utile de la technologie de la céramique : il débute avec l'histoire géologique de la

A-B indique justement qu'il s'agit d'une phase de transition qui va depuis la fin de la phase A jusqu'au début de la phase B.

formation de l'argile et aussi des oxydes et des hydroxydes de manganèse utilisés pour les couleurs avec lesquelles ont été peints les vases, et le processus de la manufacture de la céramique, selon les résultats des analyses (effectuées aux États-Unis). Ces analyses indiquent les sources des matières premières et mettent en évidence le progrès technique de la préparation de l'argile. Dès le début de la phase Cucuteni A les potiers réussissent à maîtriser les conditions gazeuses des fours et la production des couleurs, en connaissant bien les sources des matières premières.

Pour obtenir la couleur rouge ils utilisaient surtout les oxydes de fer et la hémateite, le blanc étant obtenu soit par l'utilisation des argiles très claires, soit à l'aide du carbonate de calcium. Enfin, pour le noir on employait surtout les oxydes de manganèse et de ferromanganèse et, en même temps, une grande variété de minéraux, toujours pour le noir et aussi pour le noir-brun.

Un paragraphe de ce chapitre est destiné à l'étude des procédés de cuisson et des types des fours, avec l'indication de toutes les localités situées au N et au NO de la Mer Noire où l'on a découvert des fours de potier. Les fours de la culture Cucuteni-Tripolye n'étaient pas du type à réverbération, qui est plus compliqué que les types utilisés pendant le néolithique et l'énéolithique.

Dans le dernier chapitre, IV (*Conclusions: The Role of Technology in Socio-Economic Evolution*, pp. 171—204), L.E. traite du nombre, des dimensions, de la densité et l'organisation des stations, et aussi — bien entendu — du problème de l'expansion démographique. Si en Roumanie on n'a pas trouvé jusqu'à présent des stations avec plus de 100 maisons, plus à l'est, les stations de la phase Tripolye B II sont très grandes. Les photos aériennes et les recherches géomagnétiques des stations de l'Ukraine effectuées par les archéologues soviétiques ont précisé qu'on peut les diviser en deux groupes : le premier, ayant une surface de 25 à 75 ha, et le deuxième occupant une surface de 250 à 400 ha. Dans la plupart de ces stations, les maisons étaient disposées sur plusieurs cercles ou ellipses concentriques. Malheureusement on n'a pas encore fouillé exhaustivement aucune de ces grandes stations, pour savoir si toutes les maisons appartiennent à la même étape. En ce qui concerne le nombre des habitants de ces stations,

les appréciations sont, bien entendu, subjectives, mais il n'y a pas de doute qu'un site ayant quelque 400 maisons devait avoir une population de plusieurs milliers d'habitants.

Selon les informations dont L.E. dispose, elle est d'avis que le nombre de la population augmentait relativement vite et aussi que les stations se rapprochent de plus en plus l'une de l'autre. Pour la densité de la population, on donne l'exemple de la station de Petreni, où les 498 maisons occupaient une zone de 30 ha.

En même temps, il est certain que l'on doit parler non seulement de potiers spécialisés, fait maintes fois répété par V.I. Dumitrescu (et par nous-même), qui n'a jamais accepté la théorie selon laquelle la céramique néolithique était manufacturée par les femmes, mais aussi de vrais spécialistes pour *chacune* des opérations qui, en fin de comptes, se terminaient par la confection des vases.

Le niveau socio-économique des créateurs de cette culture pourrait être défini comme une tendance (*trend*) vers des relations socio-économiques complexes, se situant quelque part sur le *continuum* depuis ce qui est nommé une tribu, à une *ranked society*. Il est bien possible que les grandes stations aient été des centres ayant des activités sociales, religieuses et économiques coordonnées, mais, à notre avis, cette conclusion doit être confirmée par des fouilles exhaustives au moins dans une de ces grandes stations. En tout cas, l'exemple fourni par la nécropole de Varna (Bulgarie), appartenant à la population de la culture de Gumelnița, synchronique en grande partie de la culture Cucuteni-Tripolye où — en tenant compte du mobilier funéraire — on a pu constater une différence sociale accentuée, doit être pris toujours en considération si l'on parle de l'organisation sociale des populations énéolithiques du SE de l'Europe : L.E. aurait pu l'utiliser pour sa conclusion.

Enfin, s'il est vrai que l'on connaît très peu le rite funéraire des populations cucuteniano-tripolyennes, il est difficile de comprendre pourquoi L.E. n'a pas parlé aussi de la nécropole tumulaire de Usatovo, du moment qu'elle est d'avis que la culture de Usatovo a été la dernière phase de la culture de Tripolye.

Silvia Marinescu-Bilcu

KLAUS FITTSCHEN, PAUL ZANKER, *Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen und den anderen Kommunalen Sammlungen der Stadt Rom, Band III, Kaiserinnen- und Prinzessinnenbildnisse. Frauenporträts (Beiträge zur Erschließung hellenistischer und kaiserzeitlicher Skulptur und Architektur, V)*, Mainz am Rhein, Philip von Zabern, 1983 [un volume de texte, pp. XI + 139, une figure, deux planches ; un volume d'illustrations : pp. V + 232 pl.]

Klaus Fittschen et Paul Zanker se proposent de publier les portraits romains qui se trouvent dans les collections publiques de la ville de Rome, dont la plus importante est celle du Musée Capitolin. Le volume qui fait l'objet du présent compte rendu, le troisième de cette série, a été en fait le premier à paraître. Il rassemble les portraits féminins, impériaux, officiels et privés. Le premier volume, qui vient de paraître aussi, est consacré aux portraits des empereurs, tandis qu'un deuxième tome devra être formé par les portraits masculins officiels et privés. Un autre volume, le quatrième pour les portraits d'enfants et d'adolescents, les portraits provenant des reliefs historiques, des sarcophages et des plaques funéraires, va compléter la série.

Le volume dont il est question ci-dessous retient 181 pièces, dont 44 étaient inédites. Paul Zanker étudie les portraits antérieurs à l'époque de Trajan et ceux de la fin de l'Empire, tandis que les recherches de Klaus Fittschen portent sur l'époque intermédiaire, d'Hadrien à la Tétrarchie.

La première section du catalogue est composée par les portraits impériaux, au nombre de trente-neuf. Les auteurs ont été obligés, plusieurs fois, de remettre en question tout un groupe de portraits de référence, au cours des rapprochements exigés par un seul visage. Avec une vigilance criti-

que dont les travaux antérieurs des deux auteurs ont toujours fait preuve, les portraits déjà classés ont été réexaminés, ce qui les a fait parfois perdre le nom historique sous lequel ils étaient connus et passer dans la catégorie des portraits privés. En quelques autres cas, au contraire, on a réuni des preuves suffisantes pour reconnaître des portraits impériaux qui, auparavant, n'avaient pas d'identité précise. La prudence des auteurs a été constamment guidée par une profonde connaissance du système à travers lequel les modèles impériaux se propageaient jusqu'aux ateliers italiens ou provinciaux. Les procédés de reproduction des portraits impériaux dans les provinces ont été soigneusement analysés par Paul Zanker dans son récent livre *Provinzielle Kaiserporträts: zur Rezeption der Selbstdarstellung des Princes* (1983).

C'est ainsi que les auteurs ont recueilli au cours de leur investigation des collections romaines trois portraits de Livie (nos 1—3), un seul d'Agrippine l'Aînée (n° 4), un autre d'Agrippine la Jeune (n° 5), deux de Plotine (nos 6—7), un portrait de Matidie (n° 8), quatre de Sabine (nos 9—12), six de Faustine l'Aînée (nos 13—18), cinq de Faustine la Jeune (nos 19—23), quatre des princesses de la famille de Lucius Verus (nos 24—27). Pour l'époque des Sévères : Julia Domna (nos 28—31), Plautilla (n° 32), Julia Mamaea (nos 33—35). Du milieu